Document generated on 04/28/2024 11:50 a.m.

Jeu
Revue de théâtre

De cap, d'épée et de Révolution
Scaramouche

Marie-Christiane Hellot

Number 123 (2), 2007

URI: https://id.erudit.org/iderudit/24223ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Hellot, M.-C. (2007). Review of [De cap, d'épée et de Révolution : *Scaramouche*]. *Jeu*, (123), 34–40.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Scaramouche, mis en scène par Jean Leclerc (Théâtre Denise-Pelletier, 2006). Sur la photo : Alexandre Frenette, Catherine De Sève, Carl Poliquin et Marc St-Martin. Photo : Robert Etcheverry.

MARIE-CHRISTIANE HELLOT

De cape, d'épée et de Révolution

Le Théâtre Denise-Pelletier, est-il besoin de le rappeler, a pour mission distinctive d'offrir du théâtre de qualité, et spécifiquement de répertoire, à un public étudiant. À cette caractéristique s'ajoute depuis quelques années une orientation stylistique : présenter des spectacles à grand déploiement, recourant au mélange des genres et adaptés de romans d'aventures. Après Alexandre Dumas, c'est donc Rafael Sabatini, ce prolifique auteur anglo-italien, qui a vécu et écrit à cheval sur les XIXe et XXe siècles, beaucoup moins populaire que ses œuvres, qui a offert aux héritiers de la très sérieuse Nouvelle Compagnie Théâtrale le premier sujet de leur saison 2006-2007.

Amours contrariées, aventures palpitantes sur fond d'Histoire, comme dans *les Trois Mousquetaires*, devoir d'honneur et vengeance comme dans *le Comte de Monte-Cristo*, ce séduisant et alerte *Scaramouche*, d'après Sabatini, mais revu et adapté par Pierre-Yves Lemieux et mis en forme par Jean Leclerc, s'inscrit dans le droit fil des savoureuses interprétations des *best-sellers* de Dumas que nous ont données sur la même scène, en 2001 et 2003, respectivement, Fernand Rainville et Robert Bellefeuille. Une fois de plus, le jeune public du TDP a ri, applaudi, frissonné, trépigné même, aux captivantes péripéties de la vie de l'intrépide et désinvolte André-Louis Moreau, mieux connu sous son nom de scène et d'épée, Scaramouche. Il a suivi avec passion cette histoire d'un jeune homme de père et de mère inconnus qui, voulant venger la mort par traîtrise de son meilleur ami, sera entraîné malgré lui dans les tourmentes de la Révolution française, sera contraint de se cacher au sein d'une troupe de théâtre où il triomphera dans le rôle de... Scaramouche, deviendra député du Tiers-État et finira par sauver tous les siens des excès de la Terreur naissante. Sans compter quelques duels dont les cascades seraient dignes des meilleurs films d'aventures, des répliques qui font mouche, des coups de théâtre dramatiques, tout ça dans des costumes au réalisme séduisant, accompagné de chorégraphies parfaitement au point et de chants révolutionnaires propres à soulever l'enthousiasme.

Scaramouche

Adaptation de Pierre-Yves Lemieux, d'après le texte de Rafael Sabatini. Mise en scène : Jean Leclerc, assisté de Christine Chu ; scénographie et costumes : Michel Robidas ; musique : Paul Baillargeon ; éclairages : Claude Accolas ; accessoires : Mathieu Giguère ; maquillages : Jacques Lee Pelletier ; coiffures : Louis Bond ; cascades : Jean-François Gagnon. Avec Maxime Allard (Chevalier de Chabrillane, Dumoutier et autres), Émilie Bibeau (Constance et autres), Catherine De Sève (La Binet et autres), Martin Desgagné (Le Chapelier, Léandre et autres), Sophie Faucher (Madame de Plougastel et autres), Alain Fournier (Binet, Lesguidière, le Président, Pierre Rousseau et autres), Alexandre Frenette (Pantalon, Lebreton, Camille Desmoulins, Étienne et autres), Jean-François Gagnon (Bertrand des Amis, Lemercier et autres), Pierre Gendron (Marquis de la Tour d'Agyr et autres), Hélène Grégoire (Madame Pascal et autres), Raymond Legault (Monsieur de Kerkadiou et autres), Carl Poliquin (André-Louis Moreau *alias* Scaramouche) et Marc St-Martin (Chérubin, Leclerc et autres). Production du Théâtre Denise-Pelletier, présentée du 22 septembre au 14 octobre 2006.

Le révolutionnaire et l'aventurier

Si André-Louis Moreau n'est pas aussi connu que D'Artagnan ou Edmond Dantès, il partage donc avec eux les qualités qui font un authentique héros de cape et d'épée. Courage, séduction et intrépidité, mais aussi sens chatouilleux de l'honneur et soif de liberté, il est bien leur frère d'armes et de sang, comme celui de Lagardère[1] ou de Pardaillan[2]. Même si le spectateur ne peut s'empêcher de constater que, dès le début, son caractère indépendant et frondeur prédispose le jeune André-Louis à jouer les Scaramouche, et qu'il prend grand plaisir à sa vie aventureuse, dont les délices semblent bientôt l'emporter sur l'obligation du devoir et de l'honneur, notre jeune franc-tireur ne choisit cependant pas son destin ; c'est son destin (c'est-à-dire le contexte historique) qui choisit pour lui, et le contraint à abandonner une existence qui semblait toute tracée (il étudie pour devenir avocat) pour se jeter – contre son gré, en apparence, mais selon sa nature profonde – sur les chemins hasardeux de la vengeance. Ce qu'il résume en une formule lapidaire : « En vingt-quatre heures, mon meilleur ami est mort, j'ai participé à deux événements et je risque la pendaison[3]. »

1. Héros du célèbre *Bossu* de Paul Féval.
2. Nom d'une famille d'aventuriers créés par Michel Zévaco.
3. Toutes les citations sont celles de l'adaptation de Pierre-Yves Lemieux, que j'ai relevées en cours de spectacle.

Quant à Carl Poliquin, notre Scaramouche, ici en contre-emploi de l'inénarrable bègue Tartaglia qu'il jouait en 2005 dans cette même salle, dans la très originale *Princesse Turandot*, en scène presque de bout en bout, il a la parfaite maîtrise de ce rôle exigeant : plein de charme et d'allant, il pète de jeunesse et endosse avec autant de conviction ses vies successives, gai et désinvolte en étudiant insouciant, libre et irrésistible en comédien masqué, d'une éloquence convaincante en député du Tiers-État et d'une adresse consommée en bretteur intrépide. Son jeu rappelle non seulement celui de Maxim Gaudette, charmant interprète de D'Artagnan sur le même plateau, mais évoque aussi tous les séducteurs à fleuret qui, du XXe siècle à nos jours, ont conquis la littérature, les scènes et les écrans, les Stewart Granger[4], les Gérard Philipe, les Jean Marais et autres Belmondo.

Une autre caractéristique que Scaramouche, élevé sous le nom d'André-Louis Moreau mais, en réalité, fils d'aristocrates, partage avec tous ces héros au grand cœur et au petit pécule, c'est qu'il se situe en porte-à-faux entre deux mondes, entre les pauvres et les riches, le Tiers-État et le parti de la noblesse. Comme D'Artagnan ou Cyrano de Bergerac, il n'a pas de fortune, comme Lagardère (et Sabatini, lui-même enfant illégitime), il est de naissance obscure[5]. Ce qui l'amène à s'écrier : « Je suis enfant de l'oubli, il faudra m'oublier ! » Obscurité et oubli qui s'éclaireront néanmoins de deux reconnaissances spectaculaires : la première quand sa protectrice, la mystérieuse Mme de Plougastel (jouée par Sophie Faucher avec sa classe et son emportement habituels), lui avouera : « Oui, je suis ta mère… » La seconde encore plus sensationnelle, quand elle lui criera devant le corps de l'affreux Marquis de la Tour d'Agyr qu'il vient de blesser grièvement : « Cet homme est ton père ! » Il fallait entendre les oh ! et les ah ! de l'assistance, prise, comme son héros, entre la surprise et la consternation, un peu essoufflée de tous ces retournements de situation, mais aussitôt charmée par les réactions aux accents œdipiens de ce grand cœur : « Mon père, cet homme, ce monstre ? Est-ce pour cela que je ne l'ai pas tué au théâtre de Nantes ? Ce meurtre, je ne le commettrai jamais, je ne serai pas l'assassin de mon père. »

Élevé par un parrain aristocrate, se découvrant lui-même de naissance noble, André-Louis Moreau reste, comme tous ses frères romanesques, un être essentiellement libre. « Coule donc dans mes veines du sang noble. Je me sens plutôt du côté du peuple », constate-t-il. Au théâtre de Nantes, au sein de la foule de manifestants (auxquels Pierre-Yves Lemieux fait lever le poing en silence, dans une scène saisissante), il proclame : « Je suis un enfant de la liberté », une profession de foi qui prend évidemment tout son sens en ces temps révolutionnaires. Le jeune frondeur va même jusqu'à s'écrier : « Je suis insolent et j'adore ça ! »

Un roman d'apprentissage

Si le Scaramouche qu'a fait revivre le TDP cette saison reste le héros de cape et d'épée aux aventures trépidantes et aux amours romanesques auquel Sabatini a donné nais-

4. Le film de Sydney Lumet (1952), où il interprète André-Louis Moreau, présenterait le plus long duel de l'histoire du cinéma.

5. Et comme le personnage de la commedia dell'arte : Scaramouche, dont on ne connaît pas vraiment les parents, laisse en effet entendre qu'il est d'origine noble. Il serait peut-être le fils de Matamore.

Scaramouche, mis en scène par Jean Leclerc (Théâtre Denise-Pelletier, 2006). Photo : Robert Etcheverry.

sance, il a aussi la personnalité que lui a prêtée Pierre-Yves Lemieux. Ce dernier, qui avait déjà signé, pour la même maison, l'adaptation très réussie des *Trois Mousquetaires*, a complètement restructuré le texte et véritablement recréé le personnage d'André-Louis Moreau (comme ceux des autres principaux personnages, d'ailleurs). De cette suite de tribulations du jeune aventurier sur fond de révolution naissante, il a fait un triple roman d'apprentissage : initiation à l'impitoyable métier des armes, d'abord, expérience politique, ensuite, engagement amoureux, pour finir. Ainsi, quand ses camarades étudiants proclament avec hardiesse leur attachement aux idées révolutionnaires et que son ami de Vilmorin, celui qui va mourir pour ces idées, proclame : « Nous sommes à l'aube d'un temps nouveau » ou « Tous les hommes sont égaux » et, plus radical encore : « Ce n'est pas le système politique qu'il faut changer, c'est la nature humaine », Moreau se contente d'être l'arbitre ironique et ambivalent des discussions. Durant les événements historiques de Nantes, devenu Scaramouche (Michel Robidas le vêt alors symboliquement de l'habit traditionnel noir qui est celui du personnage de la commedia dell'arte, alors qu'en étudiant il était vêtu de brun et de rouge), il est encore largement mû par l'idée de vengeance et, s'il se bat contre le Marquis, c'est contre le meurtrier de son ami plus que contre l'aristocrate : « Je veux le marquis et je l'aurai. » « Nous parlons la même langue », ira-t-il jusqu'à conclure. Ce n'est qu'après son passage par ses deux écoles, celle d'escrime et celle de l'Assemblée nationale, qu'il pourra dire au Chevalier de Chabrillane : « Je ne vous hais

pas, je vous méprise » et à avouer à celle dont il est épris depuis toujours : « Je t'aime, Constance. »

Cette dimension de l'apprentissage est encore accentuée par le choix qu'a fait Pierre-Yves Lemieux de présenter le récit des événements non pas à la troisième personne mais à la première ; André-Louis Moreau est ainsi le narrateur de sa propre histoire et le témoin de son évolution. Selon Lemieux lui-même, ce procédé permet au héros de réfléchir « sur ce qui lui arrive. Ainsi, je lui permets de montrer qu'il est un homme qui prend conscience de ce qu'il est[6]. »

On connaît la préoccupation pédagogique du TDP. [...] Dans *Scaramouche*, qui se situe entre 1788 et 1793, le principal souci des artisans a été d'expliquer, c'est-à-dire de mettre en images, pour des élèves québécois de 2007, la Révolution française de 1789.

La Révolution en tableaux

On connaît la préoccupation pédagogique du TDP. Dans la même entrevue, en effet, Lemieux confie à Claudette Lasserre : « Pour moi, le défi était de faire d'une pièce à grand déploiement une pièce qui fait réfléchir. » Dans *Scaramouche*, qui se situe entre 1788 et 1793, le principal souci des artisans a été d'expliquer, c'est-à-dire de mettre en images, pour des élèves québécois de 2007, la Révolution française de 1789. Aussi, dans un prologue visuellement très suggestif, Jean Leclerc évoque-t-il le contexte injuste de la société française d'avant 1789 par la silhouette d'un paysan pendu pour « cause » de braconnage, tandis qu'il projette sur la toile de fond le texte fondateur de l'abbé Sieyès *Qu'est-ce que le Tiers-État ?*. Tout au long du spectacle, des tableaux et des mouvements de groupe peindront ainsi, parallèlement à l'histoire de Moreau, les jalons de l'Histoire avec un grand H. Nous nous trouverons avec Moreau au milieu des discussions animées de la Chambre littéraire avec ses étudiants, ses contradicteurs et des représentants symboliques du peuple. Une représentante, plutôt, Madame Pascal, un rôle créé par Lemieux, une brave femme, peu instruite mais pleine de bon sens, à laquelle on expose, pour le plus grand profit des spectateurs, la nature et l'organisation des États généraux. Un peu plus loin, avant le duel qui lui sera fatal, un face-à-face saisissant opposera deux aristocrates, grands, élégants et méprisants, au séminariste Vilmorin, petit et pauvrement vêtu. La prise de la Bastille est seulement suggérée, par des lueurs rouges et des chants révolutionnaires, tandis que la foule, poings levés, accompagne la première Déclaration des droits de l'homme au cri de « Mourir pour la liberté ! ».

Pour être sûr d'être bien compris, Jean Leclerc a même cru bon d'ajouter des surtitres, qui semblent bien superflus, étant donné la clarté de la démonstration.

Actualiser et distraire

La préoccupation de rapprocher la pièce de son public contemporain se lit dans tous les choix stylistiques du TDP. Elle a même amené l'adaptateur à illustrer la question des... droits d'auteur, quand André-Louis Moreau, obligé de fuir, se cache dans la troupe dirigée par Binet, peu scrupuleux mais perspicace. C'est en ces termes sans équivoque que ce personnage pittoresque affirme ses privilèges de directeur sur ses comédiens : « L'acteur sous le masque est engagé par la troupe et reste au service de son directeur, moi ! Les offres et les contrats passent par moi. » Quant à Moreau, il plagie Molière sans vergogne en jouant ses *Fourberies de... Scaramouche* ! Le sujet de

6. Programme du Théâtre Denise-Pelletier, p. 14.

la propriété intellectuelle est du reste moins plaqué dans l'histoire qu'il pourrait le paraître à première vue, car il était d'actualité depuis le XVIIIe siècle. Le Chapelier, le personnage historique qu'on croise à plusieurs reprises dans la pièce, participe d'ailleurs en 1789 au projet de loi consacrant le droit d'auteur[7].

Le désir d'actualiser pour le jeune public cette histoire d'un autre temps ne prend pas toujours un aspect aussi sérieux, et la leçon se fait souvent divertissante. Ainsi Pierre-Yves Lemieux s'amuse-t-il (et les spectateurs avec lui) à opposer les vieux (« Tous ces étudiants sont des paresseux et des cochons », clame Madame Pascal dans les rires et les clameurs des intéressés) et les jeunes (« Monsieur, les étudiants sont l'avenir du pays », rétorque, quelques scènes plus loin un... étudiant). Et Scaramouche lui-même proclamera au cours d'une scène de la comédie italienne : « On ne se moque pas impunément de la jeunesse. Parole de Scaramouche ! » Succès assuré dans la salle.

Le passage d'André-Louis dans la troupe de Binet est, bien entendu, l'occasion de retourner aux personnages masqués, aux pirouettes, aux rires et aux coups de bâton de la commedia dell'arte. Le tout pimenté de quelques effets spéciaux fort appréciés de ce public du XXIe siècle. La scène d'amour dans la roulotte de la Binet nous vaut ainsi quelques images de déshabillé en ombres chinoises du plus joli effet. On peut lire, par contre, une influence stylistique beaucoup plus contemporaine (on pense à un dessin animé), dans la blessure bouffonne qu'assène Scaramouche à l'ineffable Binet : celui-ci se retrouve le cœur dans l'estomac tandis que l'homme en noir fuit... au ralenti.

Autre moment fort du spectacle : l'apprentissage d'André-Louis, redevenu « Monsieur Moreau », à l'école d'escrime du bon et brave Bertrand, figure paternelle inversée du grotesque et malhonnête Binet. Celui-ci est joué par Jean-François Gagnon, qui n'est autre, dans la vraie vie, que le maître d'armes des comédiens. Il faut noter que les scènes de combat ont acquis depuis quelques années, sur nos plateaux, un niveau professionnel. L'entraînement des escrimeurs (tous en noir et blanc, comme sur un échiquier, un très joli tableau) se présente comme une chorégraphie, et les duels, que la salle suit avec une attention inquiète, évoquent dans leur perfection minutée les innombrables combats à l'épée des films historiques.

Si ces références culturelles diverses contribuent joliment à recréer la mentalité adolescente des romans de cape et d'épée, par contre, le détour par la comédie musicale, une autre habitude des dernières productions du TDP, paraît ici vraiment de trop.

La simplicité n'est évidemment pas la marque de ce spectacle séduisant : à cette histoire compliquée aux rebondissements et aux perspectives multiples correspond un cadre un peu trop chargé, nécessitant de nombreux changements de décor. Le scénographe Michel Robidas a surtout travaillé en hauteur, sur plusieurs niveaux. Se succèdent ainsi l'échafaud de la première scène, les tribunes de la Chambre littéraire, les tréteaux mobiles, entourés de hauts panneaux travaillés comme des armoires

7. Beaucoup d'écrivains s'en préoccupent à l'époque. Par exemple, Paul Féval, le père de Lagardère, a lui-même œuvré à la reconnaissance du droit des créateurs.

anciennes, où prennent place, de dos, les comédiens de la troupe Binet, suivis des duellistes et de leurs acrobatiques cascades ; des piliers éclairés de rouge symbolisant l'Assemblée nationale se dresseront ensuite, avant la grille et les silhouettes vertes des arbres devant lesquels auront lieu l'affrontement final et la grande scène de reconnaissance du père et du fils. Quelques éléments scénographiques symboliques combinés au recours au procédé du narrateur auraient suffi à la clarté de la lecture et auraient allégé le récit.

Mais comme c'est du plaisir du théâtre qu'il s'agit ici, ne le boudons pas. Au tableau final, tous les acteurs de ce bonheur d'un soir peuvent dire avec Scaramouche : mission accomplie ! Il est incontestable que de tels spectacles font aimer le théâtre. Les applaudissements et les mines réjouies des jeunes spectateurs en disaient long. On peut néanmoins souhaiter qu'après ces quelques incursions réussies dans le monde de cape et d'épée, fût-il sur fond d'Histoire, le TDP n'oublie pas qu'il a aussi pour mission de former le goût de son public adolescent et de lui permettre d'accéder à des œuvres plus exigeantes. **j**